

MYTHE ET REALITE DANS LA VISION DES TROUBADOURS
DU XVI^e AU XVIII^e SIECLE
(exposé introductif)

P. BEC

Personne n'a jamais songé à nier l'influence éclatante de la lyrique troubadouresque, sous le double aspect de son érotique et de son formalisme poético-musical, sur la plupart des vocations poétiques européennes ; à nier non plus, dans une affirmation de la spiritualité universelle, les valeurs des hérésies occitanes du Moyen Age. Mais ce qui est en général moins connu, c'est la permanence, ou la renaissance parfois, dans bien des littératures modernes, d'une certaine image du Moyen Age occitan : image plus ou moins précise de philologue, d'ethnologue ou d'historien, ou au contraire franchement déformée par les brumes de l'imaginaire poétique ou les contraintes d'une mode. Des études philologiques d'un Schlegel ou d'un Diez à la genèse du *Sturm un Drang* et du Romantisme allemands, des fadaises du style « troubadour » aux ballades d'Uhland et de Heine, du mythe poétique de la « princesse lointaine » au grand souffle d'Ezra Pound, de la sextine d'Ungaretti à l'exergue troubadouresque des poésies frioulanes de Pasolini, n'y a-t-il pas là un courant qui persiste, un véritable archétype civilisateur, un modèle qui un peu partout s'affirme, servant ici de déclic à une culture ethnique qui se redécouvre, là de motivation profonde à la conquête d'une subjectivité poétique ?

Mon propos est de brosser aujourd'hui un bref tableau de la vision des troubadours pendant trois siècles qui, en bloc et pour des raisons diverses, ont condamné ou franchement ignoré le Moyen Age : le XVI^e siècle au nom de l'humanisme, le XVII^e au nom du classicisme, le XVIII^e au nom du rationalisme. Le Moyen Age cependant y survit à des titres divers et ces trois siècles, de ce point de vue destructeurs par excellence, vont contradictoirement collaborer à la restitution de son mythe ou de sa réalité.

Mais, pour la clarté de notre propos, il y a lieu de faire une première distinction : celle qui saute aujourd'hui aux yeux entre la littérature romanesque médiévale et la lyrique troubadouresque. Or, pendant ces trois siècles

— en France du moins — le souvenir plus ou moins confus des troubadours se confond constamment avec le roman d'aventures chevaleresque, dans un bric-à-brac déjà plus moyennageux que médiéval, où les amours contrariées ou sublimes de courtisans et de belles dames s'achèvent ou se consacrent dans de somptueuses festivités faites de tournois, de ballets ou de courses de quintaine. On citera au hasard les romans d'*Alexandre*, d'*Artus*, des *Quatre fils Aymon*, de *Fierabras*, de *Huon de Bordeaux*, du *Saint-Graal*, de *Tristan*, etc. On voit que, dans tout cela, les troubadours en tant que tels ne jouent pratiquement aucun rôle. L'esprit profond du siècle est ailleurs : le vrai XVI^e siècle tourne le dos au Moyen Age. L'érudition se consacre à la grammaire, à la philologie classique, à la traduction des textes. On connaît le mépris de Montaigne pour ce fatras, produit de l'époque « gothique », de ces « temps ténébreux », sentant l'« infélicité et la calamité », destructeurs de toute « bonne littérature ».

Pourtant, cette même érudition, comme plus tard à la fin du XVIII^e siècle, apportera quelques nuances plus objectives à l'absolu de la mode littéraire. Certes, ce sont surtout les romans médiévaux qui possèdent toujours un certain prestige, en particulier dans l'historiographie : on citera par exemple les allusions aux héros médiévaux contenues dans l'ouvrage du Président Claude Fauchet, paru vers 1584 : *Origines des Dignités et Magistrats de France*. Le souvenir des troubadours, toutefois, ne semble pas complètement estompé et un érudit — et non des moindres — comme Etienne Pasquier, dans ses *Recherches de la France*, parues en 1560 mais constamment revues et augmentées, s'il parle abondamment des exploits romanesques de Charlemagne et d'Artus, n'omet pas de faire allusion à la poésie provençale, compromise comme la poésie française par « le nombre effréné d'un tas de gâte-papiers qui s'étaient mêlés de ce métier ». Mais c'est l'exception. Pour la plupart de ces auteurs historiens, l'apologie de nos anciens coïncide avec la recherche d'une autorité en matière de fêtes et de cérémonies chevaleresques. Les troubadours, quant à eux, sont pratiquement oubliés.

Une voix pourtant, dans le dernier quart du siècle, devait se faire entendre, celle de Jean de Nostre-Dame, frère du célèbre astrologue Nostradamus. Jean de Nostre-Dame est occitan, puisqu'il est né à Saint-Rémy, poète et procureur au parlement de Provence. En 1575, il publie, à Lyon ses *Vies des plus célèbres et anciens poètes provençaux qui ont floury du temps des comtes de Provence*. Histoire fantaisiste et orientée, pleine de supercheries mais aussi de faits et d'une connaissance réelle des textes. Ce livre, vu sa date, est d'une importance immense. Celui dont Paul Meyer a dit qu'il était « un faussaire imbécile » reconstruit au contraire, selon R. Lafont, « la dignité culturelle occitane, en exaltant le souvenir des troubadours et en même temps celui des princes provençaux ou catalans, en établissant la filiation qui va des troubadours aux poètes italiens, en soulignant l'identité du langage vivant et de la langue classique d'oc, bien qu'il contienne l'idée d'une dégénérescence historique. »

Mais Jean de Nostredame est une exception. Ce que le XVI^e siècle n'a pas vu, et qui saute au regard historique distancié d'aujourd'hui, c'est que les troubadours, que les poètes du temps méprisaient par ignorance en les proje-

tant dans ce fatras d'épicerie médiévales dont ils voulaient secouer la littérature, leur revenaient par la voix de ceux-là mêmes qu'ils admiraient le plus : les poètes de la Renaissance italienne. En effet, alors qu'il y a rupture en France, au XVI^e siècle, avec les troubadours (rupture renforcée par l'unicité de la culture dominante qui est de plus en plus strictement française), en Italie au contraire la tradition troubadouresque, véhiculée par Dante et Pétrarque, s'est inscrite dans une longue continuité évolutive, qui va du XIII^e/XIV^e jusqu'au XVI^e siècle. Et n'est-il pas significatif que Bembo, l'humaniste et helléniste Bembo, dont l'influence pétrarquaisante sur la poésie française de la Renaissance n'est plus à prouver, ait été en même temps un collectionneur éclairé de manuscrits de troubadours ? C'est donc, paradoxalement et indirectement par l'Italie que les troubadours, et en particulier certains aspects de leur mystique amoureuse, vont revenir en France, au moment même où tout ce qui était médiéval était en bloc rejeté. Mais le plus curieux encore, c'est qu'ils vont revenir aussi, par l'intermédiaire de la Renaissance française cette fois, sur le terroir même qui les avait nourris. Il y aurait beaucoup à écrire sur le pétrarquisme en Occitanie, qui est un des éléments constitutifs de cet extraordinaire baroque occitan qui, pendant cent ans, de 1560 à 1660, sur un fond de dignité linguistique reconquise, sait retrouver un discours poétique d'une belle envolée. Mais qui connaît aujourd'hui, à part les occitanistes, les noms de Bellaud de la Bellaudière, d'André du Pré ou de Bertrand Larade ? Les historiens de la poésie française de la Renaissance n'en disent pas un mot, et seul Salluste du Bartas a échappé à l'oubli par ce qu'il a surtout écrit en français. Mais revenons aux troubadours.

Une première remarque s'impose. Alors que les érudits ou les littérateurs d'oïl maintiendront en plein XVII^e siècle une vision complexe et nébuleuse du Moyen Age, où le troubadour se confond plus ou moins avec le chevalier servant, voire l'homme du monde du grand siècle, en Occitanie, un certain sentiment patriotique et linguistique semble permettre déjà une saisie plus précise. Nous avons vu plus haut le cas de Jean de Nostredame. Mais les réhabilitations objectives se feront surtout à partir du XVII^e siècle.

Un des premiers en date a sans doute été Pierre Borel, né à Castres en 1620 et qui, dans sa *Bibliothèque ou Catalogue des anciens poètes et autres livres tant manuscrits que autres* (1654), cite, à côté de romans médiévaux français, les noms de troubadours comme Bertrand de Marseille, Guilhem de Cabestanh, Peire Cardenal, et même un poète occitan contemporain, Goudouli ! En outre, dans la *Préface* de l'ouvrage, à propos de l'évolution des langues « vives » et de l'influence des dialectes languedocien et provençal sur le français, il rappelle que ces idiomes furent jadis la langue des cours, qu'ils étaient pratiqués des plus fameux poètes appelés « trovadours », les « principaux » qui aient « honoré l'amour par leurs écrits après les Grecs et les Latins ». Et il renvoie à Nostradamus. Mais le plus intéressant, c'est que Borel connaît les poètes occitans contemporains et qu'il perçoit, à travers eux, une continuité poétique remontant aux troubadours : il mentionne Goudouli, Auger Gaillard et Bertrand Larade. « Bref tout ce pays semble estre une pépinière de poètes. »

Le deuxième nom qui vient à l'esprit, entre bien d'autres, est celui de

Pierre de Chasteuil-Gallaup (1644-1727), qu'on a pu considérer, avec son père Jean et son frère Hubert, comme un des précurseurs des provençalistes du XVIII^e siècle. Les troubadours, en effet, il les connaît directement, grâce aux travaux de son père et aux manuscrits transcrits par les soins de son frère Hubert. Il nous donne des détails précis sur la vie, leur histoire, leurs noms, leurs genres poétiques. Il regrette que la victoire du Nord ait réduit peu à peu la poésie méridionale « au rang de jouet de la populace ». Il termine son livre par un panégyrique de cette poésie qui a compté « au nombre de ses nourrissons » des rois, des empereurs, des princes et « tant d'autres personnes de maison illustre ». Il est en outre le premier, sans doute, à rectifier l'étymologie du mot troubadour proposée par Pétrarque (*trompatore*) en *trobador*, de *trobar* « trouver, inventer, composer ». Il est même l'auteur d'une *Histoire des Troubadours*, malheureusement disparue. Il y a donc déjà chez lui, comme chez Borel, une dimension qu'on nous permettra d'appeler « occitaniste ». Les troubadours en effet ne sont plus pour lui une vague réalité dans un bric-à-brac de réminiscences ou de mythes du Moyen Age, ce sont des poètes qui ont écrit dans sa langue, dans laquelle il est lui-même poète, cette langue, il le rappelle, qui « avait fait pendant deux siècles les délices des plus beaux esprits » ; rappelant aussi que « les poètes provençaux ont été les inventeurs des rimes ou pour le moins qu'ils ont perfectionné l'art de rimer, et qu'ils l'ont appris aux Italiens et aux Espagnols ; que le Dante et le Pétrarque ont imité et souvent copié les poètes provençaux et qu'ils ont pris de ceux-ci une partie des beautés qu'on admire dans leurs écrits. »

On pourrait citer bien d'autres noms encore, qui prouvent que, dans cette deuxième moitié du XVII^e siècle, la notoriété des troubadours allait croissant. Au point de susciter même des réactions, voire des protestations, de littérateurs du Nord. Mais nous en arrivons maintenant à deux grands noms du XVIII^e siècle, deux Français d'oïl cette fois : Jean-Baptiste de Lacurne de Ste-Palaye (1697-1781) et Louis-Elisabeth de La Vergne, comte de Tressan (1705-1783) ; deux contemporains on le voit, mais dont la « vision » des troubadours est fondamentalement différente.

Lacurne est un érudit. Admis à 27 ans à l'Académie des Inscriptions, il étudie les vieilles chroniques françaises et ramène d'Italie de nombreux manuscrits du Moyen Age. Initiateur de la romanistique comparée, il est l'auteur du premier dictionnaire historique de l'ancien français, qui ne parut en entier qu'après sa mort. Lacurne, en outre, étudie seul l'ancien occitan et s'intéresse aux troubadours. Malheureusement, il ne put mettre lui-même la dernière main à un ouvrage de synthèse qui eût fait date. Et c'est son disciple Millot (1726-1785) qui fit paraître, en 1774, son *Histoire littéraire des Troubadours, contenant leur vie, les extraits de leurs pièces, et plusieurs particularités sur les mœurs, les usages et l'histoire des XII^e et XIII^e siècles*. Malgré ses défauts et ses jugements qui font sourire (dus sans doute à Millot), cet ouvrage est le premier qui considère les troubadours en eux-mêmes, et dans une perspective historique et textuelle relativement objective. Millot, certes, est inférieur à son maître, mais il a le mérite de mettre en œuvre les matériaux que Lacurne avait « rassemblés avec tant de peine » (soit près de 3.000 pièces de troubadours). Le plus intéressant, toutefois, pour notre propos, est sans doute le

Discours préliminaire, où perce la « vision » de l'auteur par rapport à ce qu'il étudie. Millot, d'abord, rend pleinement hommage aux troubadours et ses pages ont la valeur d'un véritable manifeste littéraire. Mais cette « vision » est partisane et toujours orientée en référence au siècle présent. S'il y a des remarques intéressantes sur le culte de la Dame, ce culte est assimilé à la galanterie, si les troubadours et la chevalerie « subtilisent » la vénération des peuples du Nord pour la femme, il ne faut pas voir les choses trop en beau ; si Millot flétrit la Croisade des Albigeois, et les excès de l'Inquisition, ses réflexions sont entachées de jugements moraux qui en altèrent la portée : « Parmi quelques exemples d'une galanterie pure et assujettie au frein de la pudeur et des devoirs, on y trouve mille traits de libertinage et de débauche ; on y voit les sens maîtriser le cœur, la foi conjugale impudemment violée, quelquefois les mœurs outragées avec une indécence cynique, enfin les mêmes vices qu'aujourd'hui. » Un pas toutefois était fait dans la voie de la connaissance objective des troubadours. Mais le grand public n'était pas encore conquis.

Il appartenait à un autre érudit de vulgariser, en quelque sorte, une matière qui était déjà dans l'air en en faisant une véritable mode, doublée d'un véritable genre littéraire appelé à une grande fortune, le *genre troubadour*. Le comte de Tressan est en fait un personnage plus complexe que Lacurne : compagnon d'études de Louis XV, lieutenant général et gouverneur de la Lorraine en 1750, grand maréchal de la cour du roi Stanislas, mathématicien à ses heures, ce n'est qu'à sa retraite qu'il s'occupe de littérature en interprétant et en adaptant au goût du jour, pour la « Bibliothèque des Romans », un grand nombre de romans et de poèmes du Moyen Age : le *Petit Jean de Saintré*, *Aucassin et Nicolette*, le *Roman de la Rose*, *Amadis de Gaule*, etc. ; enfin les troubadours. De Tressan est un homme du monde et se situe à l'écart de l'érudition. Mais c'est lui, plus que quiconque, qui va faire connaître le Moyen Age à ses contemporains. Un Moyen Age souvent très italianisé à vrai dire, l'essence de nos chansons de geste ou de la poésie des troubadours revenue à nous par les chefs-d'œuvre de l'Arioste et du Tasse (Tressan lui-même est traducteur de l'Arioste) ; un Moyen Age, surtout, où les troubadours cohabitent confusément avec des reconstitutions plus ou moins heureuses des romans d'*Amadis*, de *Huon de Bordeaux*, de *Floire et Blanche-fleur*, de *Tristan et Iseut*, etc. Les héros du bon vieux temps sont mis au goût du jour dans un style saupoudré d'archaïsmes médiévaux, les amants malheureux se meuvent dans un décor d'opéra-comique, on rit ou l'on pleure au tableau sublime ou consolateur des équipées chevaleresques. Le genre troubadour est né, avec ses langueurs et ses fadaïses, ce genre qui fera pendant deux siècles les délices de la « Bibliothèque Bleue » et qui subsistera jusqu'aux abords de notre Romantisme. A côté du *burg* tragique de Victor Hugo, les romances et certains vers de Musset ne continuent-ils pas le genre troubadour ?

Dirons-nous aux héros des vieux temps de la France
De monter tout armés au sommet de leurs tours
Et de ressusciter la naïve romance
Que leur gloire oubliée apprit aux troubadours ?

Et il faudrait aussi dire un mot de l'Ossian d'Occitanie Fabre d'Olivet, né à Ganges en 1767, ce faussaire de génie, cet immense érudit qui publie en 1804, *Le Troubadour. Poésies occitaniques du XIII^e siècle*, contenant, entre autres choses, un roman du plus pur style troubadour prétendument traduit de l'occitan.

Mais la recherche érudite continue, tendant à rendre aux troubadours leur vrai visage. Les ouvrages se multiplient, les jugements deviennent plus précis et plus objectifs. Citons par exemple celui de Cambry qui, en 1784, dans une *Notice sur les Troubadours*, les définit comme « les premiers poètes provençaux, chanteurs ceux qui chantaient leurs vers, jongleurs ceux qui les accompagnaient sur divers instruments. » Une lettre de la même année, parue dans le *Mercur de France*, affirme en outre que nous n'aurons jamais une bonne histoire de la poésie française si nous ne puisons pas dans les troubadours, et souhaite que nous montrions la même bonne foi que les Italiens qui avouent que leur poésie n'a pas d'autre origine.

La cause est maintenant gagnée, et le terrain préparé pour une approche plus fine des anciens poètes d'oc. La connaissance des troubadours se dégage peu à peu du mythe, au moins chez les érudits. L'Occitan Raynouard (né en 1761) est le premier à nous apporter une étude réellement sérieuse et objective de la poésie troubadouresque. Je veux parler de son *Choix de poésies originales des troubadours* en six volumes, paru entre 1816 et 1821. En même temps, en Allemagne, paraissent en 1818 les *Observations sur la langue et la littérature provençales*, de Wilhelm von Schlegel, l'un des fondateurs du romantisme allemand et indirectement, par Mme de Staël dont il était l'ami, du romantisme français. La lucidité de certaines de ses analyses surprend encore aujourd'hui et sa critique de Raynouard est bien souvent justifiée. Mais Raynouard demeure le pionnier, et le premier philologue moderne. Son *Lexique Roman* en six volumes, paru entre 1838 et 1844, est encore aujourd'hui un instrument quasi indispensable. C'est de Raynouard au surplus que procède incontestablement toute l'*occitanistique* moderne, en passant par les travaux des Allemands Diez et Meyer-Lübke. Et il n'est peut-être pas sans intérêt de rappeler ici que c'est Goethe lui-même, ce grand Européen à la curiosité universelle, qui, révélant à Diez les ouvrages de Raynouard, l'orienta vers l'étude de l'ancienne lyrique occitane.

Mais nous sortons maintenant du XVIII^e siècle. La vision et l'impact des troubadours aux XIX^e et XX^e siècles seront évoquées dans certaines des communications de ce colloque. J'ajouterai simplement qu'une image culturelle se survit d'autant mieux qu'elle peut être vue, à un moment de l'histoire, comme un retour aux sources : c'est ce qu'avaient sans doute confusément perçu les érudits méridionaux des trois siècles que nous venons d'étudier. Le rôle du Moyen Age occitan dans la reconquête occitaniste est évidemment de la première importance. Car ce qui est peut-être ailleurs exotisme littéraire ou nostalgie romantique, est pour nous dynamisme profond, c'est-à-dire, finalement, reconquête de soi et raison de vivre. A plusieurs titres on le voit, les troubadours redeviennent modernes. Et vous me permettrez de terminer ces propos par une allusion à un écrivain et cinéaste dont on ne saurait sans nul doute contester la modernité. Je veux parler de P.-P. Pasolini. Dans son recueil

de poésies frioulanes (*La nuova gioventù*), que le poète venait de m'envoyer juste un mois avant sa mort tragique sur les plages d'Ostie, Pasolini n'a-t-il pas mis en exergue une citation d'une des plus belles strophes du troubadour Peire Vidal ?

Ab l'alén tir vas me l'aire
Qu'eu sen venir de Proensa :
Tot quant es de lai m'agensa...

(De mon haleine, j'aspire la brise que je sens venir de Provence ; tout ce qui vient de là-bas me remplit de joie...)

Pierre BEC
Poitiers

LE MYTHE DES TROUBADOURS DANS LA LITTÉRATURE OCCITANE CONTEMPORAINE

(Résumé)*

Reflet d'un reflet, le mythe médiéval fait coïncider entre 1770 et 1780 l'épanchement lyrique et la recherche d'un ordre nouveau. En forçant un peu sa pensée, on peut y voir, sous une forme pauvre et sans nuance, la synthèse ou le mélange, inspiré par Mme de Staël et par Chateaubriand, de *l'Esprit des Lois* et des *Souffrances du jeune Werther*...

Le genre troubadour, on le sait, fit long feu, et si le mythe passéiste put inspirer des pages remarquables à Victor Hugo ou à Stendhal, il ne manqua pas de conduire son lent appauvrissement jusqu'au « moyen-âge de carton pâte et de terre cuite » que Théophile Gauthier a dénoncé.

Mais le mythe des troubadours, ainsi conçu et dépouillé par l'évolution historique de ses intentions premières, s'est fondu de plus en plus nettement dans une littérature du dépaysement.

Mistral, quant à lui, s'attache au passé, mais il vit au présent et, volontiers *laudator temporis acti*, il pose dans ses écrits les plus engagés que le présent devrait idéalement coïncider avec le passé. Ainsi l'apparente démythification des troubadours, sous l'effet d'une résistance érudite et d'une volonté politique, repose chez lui, sur une mythification seconde —on voudrait dire une « méta-mythification » qui nie la dimension temporelle. Dans une subtile confusion des temps et des espaces, Mistral oppose, en fait, un *hic* nécessairement présent et un *nunc* indissolublement lié au passé.

Néanmoins, cette mise en équation du passé et du présent, du temps et de l'espace reste profondément ambivalente. Elle peut aboutir, en effet, à une volonté d'action destinée à rétablir ce qui, dans la civilisation du Midi antérieure à la Croisade albigeoise, était plus favorable aux Occitans. Mais elle peut aussi déboucher sur un passéisme passif et fataliste qui, sur le plan des réalités matérielles, accepte le présent tout en s'accrochant spirituellement au passé.

* Le texte de cette communication a paru dans *Neophilologus* (1980).